

CULTURE cinéma

En Syrie, deux cinéastes en prise directe avec la guerre

Still Recording raconte la vie et la mort, à Douma, ville assiégée près de Damas. Les deux jeunes réalisateurs, Saeed al-Batal et Ghiath Ayoub témoignent.

rencontre

La peur et l'espoir. Ce sont les deux sentiments dont se souvient Ghiath Ayoub quand il évoque les premières manifestations contre le régime de Bachar el-Assad, au printemps 2011. « Nous avions toujours peur, au point que, quand nous nous réunissions, nous enlevions les batteries de nos téléphones et les laissions dans la cuisine, obsédés par l'idée que le régime était partout à l'écoute », raconte-t-il, de passage à Paris. Ghiath est alors étudiant en deuxième année de beaux-arts, à Damas. Dans son groupe d'amis, « les plus enthousiastes et les plus politisés sont issus des familles des camps palestiniens ». « Ce sont eux qui nous ont permis d'acquiescer consciemment que le moment était venu de renverser le régime », raconte-t-il. Ghiath distribue des tracts et défile dans la rue, notamment à Douma, ville de la Ghouta orientale, à la périphérie de Damas. C'est là qu'il rencontre Saeed al-Batal, étudiant ingénieur à Damas, mais blacklisté de l'université après avoir été arrêté et torturé lors de l'une des premières manifestations contre le régime. Pour Saeed, ce soulèvement collectif, est « comme un rêve qui devient réalité ». « J'avais alors 23 ans et, jamais, je n'avais connu un seul mouvement de protestation civile », témoigne-t-il depuis Berlin, où il réside désormais.

UNE ARME REDOUTÉE PAR LE RÉGIME

« Que faire ? », se demande le jeune homme à sa sortie de prison. Il s'empare d'une caméra. Assurément une arme redoutée par le régime, qui cible ses détenteurs. Saeed forme ainsi à l'image un groupe de jeunes, comme on le voit dans l'une des séquences de Still Recording, film né des années passées à Douma, entre 2011 et 2015. La ville passée sous le contrôle des rebelles, Saeed irrite ses amis à l'extérieur. « Venez vous installer à Douma, on pourra être libres », Milad,

étudiant aux beaux-arts et lui aussi proche de Ghiath, répond présent. Ghiath, lui, reste à Damas mais multiplie les voyages entre la capitale et la banlieue. « Nous avions alors l'espoir », se souvient Saeed, que Damas à son tour se soulève et de pouvoir filmer de l'intérieur ce deuxième front. Le groupe fait donc passer en contrebande une caméra dans la capitale.

QUE FILMER, POURQUOI FILMER ?

En 2012, le massacre de civils dans Douma, « marque un tournant », pour Saeed. « La caméra est devenue un bouclier » derrière lequel se cacher pour ne pas regarder directement les cadavres. « Dans la scène du cimetière, où, après une attaque aérienne, les corps enveloppés d'un linceul ne cessent d'affleurer, les questions qui se bousculent dans ma tête étaient : où placer la caméra, zoom avant ou zoom arrière ? Cela peut paraître absurde, mais c'est un moyen de ne pas devenir fou. Réaliser un film nous

a sauvé – au moins notre petit groupe – et nous espérons que cela pourrait aussi en sauver d'autres. »

Que filmer et pourquoi filmer sont les questions qui ne cessent de tarauder l'équipe de cameramans autour de Saeed. Still Recording capte la vie et la mort à Douma : Saeed et ses amis qui font la fête, Milad qui peint des fresques murales et construit un studio radio, un champion qui s'astreint à son footing quotidien au milieu des immeubles en ruine, Abou Abdo – « le gardien des mondes », comme le surnomme Ghiath – électicien devenu sniper, embusqué sur la ligne de front entre rebelles et loyalistes... « Ce qui m'a choqué », se souvient Ghiath, c'est comment les gens s'habituent à vivre sous les bombardements. La relation au temps devient particulière ; il semble stagner. En l'absence d'électricité, nos activités dépendaient pour beaucoup du fonctionnement des générateurs, et les nuits paraissaient sans fin. »



Still Recording

de Saeed al-Batal et Ghiath Ayoub

Damas est toute proche, visible au-delà de l'autoroute qui mène à la capitale. Un char stationne sur l'asphalte, des Mig traversent le ciel. Nous sommes à Douma en 2012, ville libérée par les opposants à Bachar el-Assad. L'espoir d'une révolution est jeune et solide. Six ans plus tard, Douma a été reprise par le régime. Et ce n'est pas sans un sentiment d'amertume que le spectateur découvre les images tournées pendant plus de quatre ans, de 2011 à 2015. Des images arrachées au temps, des images de vie et de mort qui disent

comment l'irréel devient banal, comment l'extraordinaire devient l'ordinaire des femmes et des hommes assiégés, bombardés, affamés. Au fil des portraits, de Saeed, le cinéaste, de Milad, le graphiste, ou encore d'Abu Abdo, le sniper, c'est une jeunesse qui se raconte et tente de donner un sens au chaos. » Et

CULTURE cinéma



À noter que ni Ghiath, de confession chrétienne, ni Saeed, de « famille alaouite » – comme le clan Assad – n'ont été pris à partie en raison de leurs origines ou croyances dans Douma, ville en majorité sunnite, tenu notamment par un groupe armé alaouite. Ce sont davantage les cheveux longs de Saeed qui perturbaient certains. Mais le jeune homme, par sa participation précoce aux manifestations, a su « gagner la confiance du mouvement révolutionnaire ». « Quand vous vivez des choses fortes ensemble, la question des origines de votre voisin devient secondaire. »

Au total, l'équipe de huit cameramans aura emmagasiné 450 heures d'images. Qui auront coûté la vie à deux d'entre eux. L'un a été victime d'un tir en 2012, l'autre, arrêté et torturé à mort en 2015, alors qu'il tentait de sortir de la Ghouta assiégée.

UNE LEÇON DE SURVIE

Il aura fallu pas moins de deux années de travail intensif pour donner forme au film, élaguer, couper, sculpter la masse d'images – transportées clandestinement

à Beyrouth – et aboutir aux deux heures de Still Recording. Ghiath ne se fait toutefois pas d'illusion sur la capacité du documentaire à secouer l'opinion publique internationale. « Un seul film ne peut empêcher une catastrophe. Et si l'Occident avait voulu intervenir, il l'aurait fait en 2013 après l'attaque chimique sur la Ghouta. Filmer est un acte de résistance, il était primordial de documenter les événements, d'opposer à la propagande du régime syrien notre version des faits. Nous nous devions de raconter notre histoire. C'est notre devoir de survivants. » Ghiath et Saeed ont conçu Still Recording, comme un « document qui puisse être vu par les enfants de demain qui n'auront pas vécu ces événements ». Un témoignage historique et, estime Saeed, une leçon de survie : « Nous avons été témoins d'une attaque chimique, nous avons été abandonnés par la communauté internationale... Nous avons toutes les raisons de perdre l'espoir, mais nous avons su le conserver. » C'est là, estime-t-il, la force de l'art. « Quand vous êtes confrontés à des émotions

LE FILM MONTRE LA VIE dans les immeubles éventrés, la ville en ruines et documente les événements entre 2011 et 2015 pour « opposer à la propagande du régime syrien (sa version des faits) ».

extrêmes, soit vous succombez à la violence, soit vous trouvez un espace, pour les transformer en quelque chose de positif. Et l'art offre cet espace. »

Après avoir présenté Still Recording au festival de Venise, Saeed n'a pu retourner au Liban. Installé à Berlin, il attend des papiers. Les autres cameramans ont pu gagner la Turquie ou le Liban. L'un a choisi de retourner à Idlib, dans le nord de la Syrie. Ghiath, lui, vit à Beyrouth et travaille à un scénario. « J'essaie d'imaginer un personnage né en 2018 dans la Syrie de 2040, un personnage qui découvrirait des images de notre film. » La suite reste à écrire, mais Ghiath est persuadé que cette guerre que vient de connaître son pays n'est « ni la première, ni la dernière ». »

FREDERIC THEOBALD